

GOSSELIN, Line, *Les journalistes québécoises, 1880-1930* (Montréal, Regroupement des chercheurs et chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec (RCHTQ), coll. « Études et documents », 1995), 160 p.

Guylaine Girouard

Volume 50, numéro 2, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305525ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305525ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Girouard, G. (1996). Compte rendu de [GOSSELIN, Line, *Les journalistes québécoises, 1880-1930* (Montréal, Regroupement des chercheurs et chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec (RCHTQ), coll. « Études et documents », 1995), 160 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50(2), 274–277. <https://doi.org/10.7202/305525ar>

GOSSELIN, Line, *Les journalistes québécoises, 1880-1930* (Montréal, Regroupement des chercheurs et chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec (RCHTQ), coll. «Études et documents», 1995), 160 p.

Les journalistes québécoises, 1880-1930 est le mémoire de maîtrise de Line Gosselin, une étudiante de l'Université du Québec à Montréal, dirigée par Fernande Roy. Il a été publié par le Regroupement des chercheurs et chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec (RCHTQ) dans la collection Études et documents.

Line Gosselin désire enrichir le portrait des journalistes québécoises du tournant du XX^e siècle et, pour ce faire, elle innove du point de vue méthodologique. En effet, la prosopographie, qui «a pour objet l'histoire de vies d'un collectif», lui permet de dépasser l'approche biographique privilégiée dans l'historiographie pour saisir la situation d'ensemble du groupe étudié. C'est par la comparaison de fiches biographiques que l'auteure peut rendre compte de divers aspects de la vie et de la carrière des journalistes québécoises, francophones et anglophones, faisant partie ou non des pionnières ou des grands noms du journalisme. Line Gosselin a d'ailleurs adopté une définition non restrictive de la journaliste féminine du tournant du siècle, afin d'intégrer dans son corpus toutes celles qui ont collaboré à la presse écrite, peu importe le type de média écrit ou le type de collaboration.

C'est à partir du répertoire de la presse québécoise de Beaulieu et Hamelin, des archives du *Canadian Women's Press Club* et de celles de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste ainsi que de plusieurs autres études (dictionnaires biographiques, biographies, l'étude de Vinet sur les pseudonymes, etc.) que Line Gosselin effectue la recension des journalistes féminines et amasse des données biographiques. Elle a retenu ainsi 150 cas opérationnels qu'elle a répartis en deux cohortes selon la date d'entrée dans le métier: les pionnières, entre 1880 et 1904, et la deuxième génération de journalistes, entre 1905 et 1930. Cette périodisation est justifiée par l'existence d'organisations professionnelles de journalistes féminines après 1904. Par ailleurs, cette structure lui permet de distinguer les situations respectives des deux premières générations de journalistes québécoises et de suivre l'évolution du métier. L'ouvrage comprend quatre parties: les cadres théorique et méthodologique, les profils sociographiques et professionnels des journalistes, puis la dynamique de leurs rapports avec le milieu journalistique.

L'auteure aborde son sujet en exposant brièvement l'évolution du rôle et de la place des femmes dans le milieu journalistique depuis cent ans. Puis elle s'emploie à souligner, dans un bilan historiographique, le fait que les informations dont nous disposons présentement sont bien insuffisantes pour suivre cette évolution ou même simplement pour bien saisir la situation initiale des femmes dans le milieu journalistique. En fait, Line Gosselin constate que l'histoire des journalistes, autant féminines que masculins d'ailleurs, reste à produire car elle n'a pas encore fait l'objet d'étude en soi, ni dans le cadre de l'histoire de la presse écrite ni dans celui de l'histoire des femmes. Des informations incomplètes issues de ces deux champs de recherche — des données éparses tirées des biographies de quelques grands noms du journalisme et quelques études de la production des femmes journalistes — ne forment encore qu'une ébauche de l'histoire des journalistes québécoises. Par ailleurs, Line Gosselin soulève plusieurs questions pertinentes concernant les conditions de travail des journalistes féminines, leur rôle dans la presse écrite et leur conception du métier mais, étonnamment, elle n'en retient aucune pour sa problématique, préférant garder une perspective large «afin de permettre l'émergence de nouvelles données» (p. 13). Elle s'en tient au pari que la prosopographie permettra l'enrichissement du profil des journalistes qué-

bécoises. Dans cette perspective, le cadre théorique se confond avec le cadre méthodologique qui se révèle être le seul support de ses hypothèses de travail: «nous posons l'hypothèse qu'il est possible de nuancer le portrait des journalistes féminines présenté jusqu'ici et de développer leur histoire, en élargissant l'échantillon de femmes étudiées» (p. 13-14).

Au chapitre deux, après une mise en contexte de la situation des femmes du point de vue de l'éducation et du marché du travail, l'auteure présente les profils sociographiques (nombre, provenance, statut civil et formation) des deux cohortes de journalistes de son corpus. Le travail de recension de Line Gosselin permet de dénombrer beaucoup plus de femmes journalistes que ne le font les recensements canadiens. Le portrait global montre, d'une part, le caractère composite du groupe (surtout en ce qui concerne les statuts civils et la provenance géographique qui est très diversifiée dans le groupe anglophone) et, d'autre part, un trait commun: les journalistes féminines sont instruites et sont issues de familles qui constituent l'élite intellectuelle. Ce dernier constat étaye un avancé de l'historiographie voulant que ce métier n'ait pas été accessible à toutes les femmes à cette époque.

Le chapitre trois est consacré à l'examen de la carrière des journalistes québécoises. L'auteure commence par expliquer le nouveau contexte de production des journaux au tournant du siècle, ses enjeux et ses impacts sur la vie des femmes, consommatrices et journalistes. Elle présente ensuite les origines professionnelles des journalistes féminines, leurs premières expériences dans le métier et leur carrière proprement dite. Line Gosselin fait des liens intéressants entre le journalisme et deux autres carrières ouvertes aux femmes à cette époque, l'enseignement et la littérature, et montre la diversité des voies empruntées par les journalistes débutantes: types de textes (sujets féminins et littéraires, information générale), types de collaborations (chroniqueuse, correspondante, reporter, *stunt girl*) et types de journaux qui les emploient (quotidien, hebdomadaire, magazine, etc.). Les résultats démontrent que les femmes ne sont pas confinées aux pages féminines: si toutes les pages féminines sont écrites par des femmes, l'inverse n'est pas vrai. D'autre part, l'auteure compare des aspects de la vie et de la carrière des journalistes régulières, qui comptent pour 40% de son corpus, et des journalistes pigistes. Il appert que le journalisme devient, au cours des 50 premières années, une occupation durable offrant, toute proportion de nombre gardée, les mêmes possibilités aux hommes et aux femmes, sauf en ce qui concerne les postes reliés à la direction des journaux d'information. Les quelques femmes éditrices ou directrices dirigent des journaux féminins ou d'associations féminines, sauf une exception. S'agit-il d'un confinement ou d'un cheminement particulier qui répond à une conception féminine du métier? Sur ce point, comme sur bien d'autres concernant l'apport particulier des femmes à cette profession, Line Gosselin ne parvient pas à faire avancer la discussion historiographique.

Le chapitre quatre traite, d'une part, des conditions de travail et de pratique des journalistes féminines, que Line Gosselin compare à celles des hommes à l'aide des études de de Bonville (1988) et de Vinet (1974), et,

d'autre part, de leur conception particulière du métier, telle que présentée par les membres des associations féminines de journalistes. Ce n'est pas sur le plan des conditions objectives de travail (horaire, déplacements, rythme de production et salaire) que l'auteure relève des différences entre les hommes et les femmes journalistes, mais plutôt sur celui du statut du métier qui correspond davantage à une occupation transitoire pour les hommes alors que pour les femmes il s'agit d'un métier valorisant. Par ailleurs, il ressort que l'usage d'un pseudonyme peut faire partie des conditions de pratique des femmes journalistes et ce, surtout dans le cas des francophones. Remarquant que ces dernières ont tendance à choisir un prénom féminin comme pseudonyme, Line Gosselin en déduit qu'elles cherchent davantage à dissimuler leur identité que leur genre. Des témoignages suggèrent que cette pratique indique le type de rapport (amical, intime, familial) que les journalistes souhaitent entretenir avec leurs lectrices. Ce constat amène l'auteure à aborder le rôle social d'éducatrice et de bienfaitrice que plusieurs journalistes féminines se sont données et les liens que certaines d'entre elles entretiennent avec les organisations féministes réformistes que sont le Conseil national des femmes du Canada et la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste auxquelles les deux associations professionnelles de journalistes féminines, le *Canadian Women's Press Club* et l'Association des journalistes, sont affiliées.

Line Gosselin fait la preuve, par la présentation de ses profils sociographiques et professionnels, que le portrait global des journalistes québécoises est plus diversifié que ce que nous en connaissions jusqu'à maintenant. Cependant, les explications des nouvelles situations exposées demeurent peu approfondies, car elles reprennent la plupart du temps des constats historiographiques ou reposent sur des hypothèses souvent simplistes ou contestables (par exemple: la conciliation travail-famille semble possible car un bon nombre de journalistes sont mariées, p. 46; la carrière de journaliste du père n'a pas influencé le choix de carrière de la journaliste, p. 38). Le problème ne provient pas d'un manque d'effort ou de sérieux, car l'auteure maîtrise sa méthode et traite une multitude de données, mais plutôt d'une faiblesse dans la problématique qui ne lui permet pas de resserrer son investigation autour d'une question historiographique. Line Gosselin est d'ailleurs bien consciente des limites de son travail qui se veut être une première pierre à l'édifice de l'histoire des journalistes québécoises. De ce point de vue, il constitue un apport valable et original. En plus de révéler une quantité importante d'informations quantitatives et qualitatives inédites sur divers aspects de la vie et de la carrière des journalistes féminines avant 1930, incluant une liste descriptive des 150 femmes de son corpus, il offre un excellent travail de contextualisation et une bonne bibliographie; il nuance, questionne et organise les connaissances acquises concernant les débuts du journalisme féminin; et, surtout, il propose des pistes de recherche. Bref, Line Gosselin a préparé le terrain, relancé l'intérêt et signé un bon plaidoyer pour l'avancement de l'histoire des journalistes.